Proulx J B.

LE MAL DU JOUR DE L'AN

OU

SCÈNES DE LA VIE ÉCOLIÈRE

PAR

JOANNES IOVHANNÉ

MONTREAL
BEAUCHEMIN & VALOIS, LIBRAIRES - IMPRIMEURS
256 et 258, rue Saint - Paul

1882

PRÉFACE

L'AUTEUR de ces quelques *scènes* n'a pas eu la prétention de composer une comédie dans toutes les règles. Encore à son début dans l'art d'écrire, il n'ignorait pas qu'il était novice dans la création de la fable dramatique, dans la conduite de l'action, ainsi que dans l'agencement du dialogue. Même il a frondé la coutume et l'usage qui veulent que le drame n'ait pas plus de cinq actes, ni moins de trois : *neve minor, neu sit quinto productior actu.* Du reste il a voulu rendre sa pensée en intitulant son œuvre, à dessein, tout simplement : *Scènes de la vie écolière,* et en le divisant, non pas d'après les formules reçues, en *acte* et en *scène*, mais, par des termes plus modestes, en *partie* et en *dialogue*.

Cette pièce fut jouée au Séminaire de Ste-Thérèse, pour la première fois, le 2 janvier 1870. L'auteur avait réuni sur une seule tête les tours, les ruses, les bévues, les naïvetés que, dans le collège, la tradition du passé mettait à sa disposition. Au fur et à mesure que le drame se déroulait, les auditeurs, contemporains des incidents mis en scène, à travers le voile transparent, reconnaissaient les véritables personnages, et à chaque aventure malheureuse ils pouvaient appliquer le nom d'un confrère ou d'un ami. La malice, naturelle au cœur de l'homme, s'était donc mise de la partie, et c'est ce qui explique surtout la faveur avec laquelle, dans le temps, fut reçue cette petite composition.

Après douze années, dans un collège *grande mortalis*

ævi spatium, cette source d'intérêt n'existe plus pour la génération actuelle des élèves. Cependant, tel qu'il est, l'auteur leur dédie cet essai de sa jeunesse, les priant de vouloir bien l'accepter comme une marque de son intérêt, de son affection et du désir qu'il a de leur être utile. Il est dit de la comédie : *Castigat ridendo mores.* Puisse celle-ci rendre à jamais ridicule une faiblesse qui est trop commune, et être un remède efficace pour cette foule de maux qui s'abattent sur l'infirmerie aux approches du jour de l'an.

J. B. P.

Séminaire de Ste-Thérèse, 2 janvier 1882.

DRAMATIS PERSONÆ.

LOUIS, le prétendu malade.

AUGUSTE, premier garde-malade.

FRANÇOIS, second garde-malade.

LE DIRECTEUR.

LE DOCTEUR.

JOSÉ, *homme engagé* du père de Louis.

UN PORTIER.

LE MAL DU JOUR DE L'AN

SCÈNES DE LA VIE ÉCOLIÈRE.

PREMIÈRE PARTIE.

DIALOGUE I.

AUGUSTE ET FRANÇOIS.

FRANÇOIS (*entrant et se dirigeant vers le lit*).

Allons, mon pauvre Louis, es-tu toujours souffrant ? Mais qu'est-ce ? Personne dans le lit ?

AUGUSTE.

Personne.

FRANÇOIS.

Où donc est Louis ?

AUGUSTE.

Il est dehors.

FRANÇOIS.

Dehors !

AUGUSTE.

Oui, dehors.

FRANÇOIS.

Comment ! dehors ! et malade comme il est.

AUGUSTE.

Oui malade ! comme toi et moi.

FRANÇOIS.

Mais assurément, Louis est malade, dangereusement malade, bien faible, il peut à peine se lever.

AUGUSTE.

Louis n'est pas malade, pas le moins du monde.

FRANÇOIS.

Louis n'est pas malade ! Il n'a pas des coliques à lui couper le corps en deux ?

AUGUSTE.

Eh ! non.

FRANÇOIS.

Il ne souffre pas au cerveau d'un mal à lui fendre la tête ?

AUGUSTE.

Non, pas du tout.

FRANÇOIS.

Il n'est pas battu d'une oppression qui l'étouffe ?

AUGUSTE.

Non, te dis-je, mille fois non, non, non d'un non ; il jouit de la santé la plus florissante que jamais le ciel ait accordée à un mortel.

FRANÇOIS.

Je tombe comme des nues ; est-ce que je rêve ? Est-ce que je veille ? Louis n'est pas malade !... Je n'y comprends rien.

AUGUSTE.

Eh bien ! puisque tu le veux absolument, Louis est malade, très malade et d'une maladie tout à fait dangereuse. Il est attaqué du « mal du pays,» il est *homesick*, comme dirait un anglais, il a le *mal du jour de l'an.*

FRANÇOIS.

Pas possible !

AUGUSTE.

Très possible.

FRANÇOIS.

Quoi ! toutes ces contorsions quand deux hommes peuvent à peine le tenir, toutes ces grimaces, ces cris, ces plaintes, ces gémissements à fendre le cœur, tout cela ne serait qu'une feinte.

AUGUSTE.

Une feinte, mon cher, une pure feinte.

FRANÇOIS.

Alors il faut avouer que c'est une *fine canaille* et qu'il joue son rôle admirablement bien.

AUGUSTE.

Ah ! comme le renard de Lafontaine, il est passé maître en fait de tromperie.

FRANÇOIS.

Voilà bientôt une semaine que je demeure à ses côtés, et le jour et la nuit ; et j'aurais juré, la main sur la conscience, qu'il était malade, mais malade à en mourir. Tout le monde le croit ainsi : le docteur, le directeur, les écoliers ; et il n'y a qu'un instant encore, en récréation, j'entendais faire cette réflexion : « Quel dommage si Louis allait rester longtemps sans pouvoir suivre sa classe, et perdre son année ! »

AUGUSTE.

Ah ! c'est que vois-tu, il n'en est pas à son coup d'essai ; il a bien d'autres ruses dans son sac. Qui peut plus, peut moins. N'a-t-il pas bu, à la cave, le vin de messe sans *se faire prendre* ? N'a-t-il pas, pour se tirer d'affaires, su inventer l'histoire des âmes du purgatoire ?

FRANÇOIS.

C'est vrai, mais il n'a pas toujours été aussi heureux ; dernièrement encore, il s'est fait prendre d'une bien triste manière. C'aurait dû lui donner une bonne leçon.

AUGUSTE.

Il s'est *fait prendre* dernièrement ?

FRANÇOIS.

Oui ; est-ce possible que tu ne le saches pas ?

AUGUSTE.

Non, vraiment ; et comment donc ?

FRANÇOIS.

Tu me promets le secret ?

AUGUSTE.

Ne crains rien ; je suis loin d'approuver Louis ; en arrière je ferai tous mes efforts pour le convertir ; mais pour le trahir, jamais.

FRANÇOIS.

Fort bien ; je ne trouve rien de haïssable comme une *langue-longue*, un *porte-paquets*.

Eh bien ! imagine-toi donc que Louis s'est inventionné d'aller boire, pendant le déjeûner, le vin à la chapelle.

AUGUSTE.

Le vin des burettes ?

FRANÇOIS.

Le vin des burettes ; il buvait jusqu'à la dernière goutte ; la bouteille était toujours vide, on ne comprenait pas comment cela pouvait arriver.

AUGUSTE.

Toujours cette malheureuse boisson !

FRANÇOIS.

Enfin, le sacristain, Herménégilde, se douta de l'affaire ; à la place de la bonne bouteille, il en mit une autre, remplie d'eau et de vin, où se trouvait une bonne dose de *bois de plomb*. Ça n'avait pas bon goût. Louis vint trouver le directeur, et avec une naïveté qu'on ne lui supposerait pas, il lui dit : « Monsieur, votre vin se gâte à la chapelle, c'est peut-être l'effet du gaz. — Comment savez-vous qu'il se gâte, reprit le directeur, est-ce que par hasard vous y goûteriez ? » Louis rougit, balbutia, il était découvert.

AUGUSTE.

Hélas ! pour lui quelle honte !

FRANÇOIS.

Sans compter que le bois de plomb produisit son effet. — (*Louis entre*).

DIALOGUE II.

LOUIS, FRANÇOIS ET AUGUSTE.

LOUIS (*sautant et se frappant dans les mains*).

Oui, mais cette fois-ci je me ris du *bois de plomb*, il n'y en a pas assez dans le collège pour déranger mes affaires, tout est bien calculé.

FRANÇOIS.

Tiens ! voici notre malade ; vous êtes bien M. Louis ?

LOUIS.

Alerte, et vous ? M. François, votre santé se *comporte* bien, j'espère.

FRANÇOIS.

Assez bien, je vous remercie. C'est donc bien vrai que tu n'es pas malade ?

LOUIS.

Tu le vois bien ; jamais je n'ai été plus frais et dispos ; peut-on être plus gaillard, plus en humeur et en santé ? En as-tu jamais douté ?

FRANÇOIS.

Hélas ! je pensais que c'en était fini de notre ami.

AUGUSTE.

Je commençais déjà à prier pour le repos de ton âme.

LOUIS.

Je tire donc bien mon épingle du jeu ? je fais donc bien le malade ?

FRANÇOIS.

Tu fais le malade, Louis, mieux qu'un malade.

LOUIS.

Ah ! c'est que, vois-tu, une promenade à la maison paternelle, au *home*, *sweet home*, aux approches du jour de l'an, pendant le carnaval, autour des jours gras, ça donne du dessein....

AUGUSTE.

Surtout, quand on en a déjà plein sa tête.

LOUIS.

Oui. Quand mon père me mit au collège, en posant les conditions, le Procureur lui demandait : « Le faites-vous collationner au réfectoire ? — Combien est-ce ? — Trois piastres. — C'est bon. — Lui faites-vous apprendre la musique ? — Combien est-ce ? — Vingt piastres. — C'est bon. — Lui faites-vous apprendre le dessin ? — Combien est-ce ? — Quatre piastres. — Ah ! c'est trop cher ; il en a bien assez pour rien dans la tête, de dessein. »

FRANÇOIS.

Toujours est-il que tu es blême, pâle comme une chaux; tu as les yeux abattus, creux, au fond de la tête.

LOUIS.

C'est pour donner le change au docteur.

FRANÇOIS.

Ça ne doit pas être si aisé. Comment t'y prends-tu?

LOUIS.

Comment je m'y prends? c'est bien simple. J'ai jeûné un repas, deux repas, trois repas; je me suis étiré les joues; puis le cou allongé, de mon air le plus hébété, à huit heures, avant la classe, je suis descendu à l'infirmerie, ayant soin de parler bas et en traînant la voix: voilà le secret.

FRANÇOIS.

Depuis huit jours tu ne manges, ni ne bois?

LOUIS.

Crois-tu qu'un homme vit sans manger? Il finirait comme le cheval de cet avare, qui est mort, au grand regret de son maître, justement au temps où il était accoutumé à ne plus prendre ni foin, ni avoine. Il est vrai que je ne prends pas une bouchée des *toasts* et des confitures que m'apporte l'infirmier; mais je me suis fait acheter, dans le village, des beignes, des biscuits, des *croquignoles*, et pour graisser le tout, un petit flacon de vin. Puis, quand je suis seul avec *Tiguste*, je fête.

FRANÇOIS.

Mais ne crains-tu pas de contracter une grave maladie en prenant tous ces remèdes que le docteur te donne?

LOUIS.

En vérité ! me penses-tu assez fou pour les prendre? Je n'en avale pas une goutte, pas gros comme cela.

FRANÇOIS.

Comment ? Ce n'est pas facile.

LOUIS.

Pas si difficile. Le matin, quand on a à prendre du sel et du séné, on met ses grandes bottes ; oui, ne ris pas, on met ses grandes bottes, et profitant du moment que personne ne nous regarde, on verse le verre entier dans la jambe de la dite grande botte : pas de danger alors que la médecine mène trop vite.

FRANÇOIS.

Mais quand on nous regarde toujours ?

LOUIS.

Alors tout simplement on prend une gorgée, mais on a bien garde de l'avaler ; tout à coup, le cœur vous lève, et vous renvoyez la gorgée ; puis une autre, puis une autre, jusqu'à ce que vous voyez le fond du bol.

Le docteur m'a donné des prises à prendre de demi-heure en demi-heure ; voici le temps d'en prendre. Une petite cuillerée à thé de poudre jaune.... dans une grande cuillerée à soupe de melasse... le tout bien démêlé. Vois comme c'est inoffensif. (*Il jette la prise dans le crachoir*). A toutes les demi-heures que le bon Dieu amène, le crachoir prend sa prise et, le soir, le petit flacon est vide.

AUGUSTE.

Ou bien on renverse la tasse. L'autre jour, il lui prit un étouffement, il se débattait, personne ne pouvait le tenir. Le docteur lui prépara quelque chose de fort pour l'affaiblir et par là le calmer. Le voilà en frais de lui faire avaler ce breuvage. Louis en se retournant dans son lit, en s'envoyant les bras de côté et d'autre,

par hasard, donne une tappe sur le vase, qui vole en morceaux sur le plancher.

LOUIS.

Et au diable le breuvage !

FRANÇOIS.

Comment fais-tu pour ne pas rire ? Franchement, pour moi, quand je verrais le directeur me plaindre, me flatter doucement, m'exhorter à la patience, quand je verrais le docteur me tâter le pouls et m'examiner la langue, et tout le monde avec anxiété s'empresser autour de moi, tout le temps, sachant dans mon intérieur, que je ne suis pas plus malade qu'eux, il me semble que je ne pourrais retenir des éclats de rire.

LOUIS.

Alors on se mord la langue jusqu'au sang. Alors je me dis : prends garde, Louis, si tu ris, tu pleureras, car tu goûteras du *jacquot*. Je me mets sous les yeux ma promenade manquée, la confusion dont je serais couvert : il n'en faut pas davantage pour me rendre sérieux et me donner un visage de fer.

AUGUSTE.

Tu as de l'esprit, Louis, je l'avoue, tu es ingénieux ; peu d'élèves peuvent en faire autant. Tu sais comme je t'aime ; eh bien ! en bon ami, dans toute la simplicité de mon cœur, je dois te dire que je te plains plus que je t'admire ; je ne puis t'approuver.

LOUIS.

Qu'on m'approuve ou qu'on me blâme, peu m'importe, pourvu qu'on ne me déclare pas.

AUGUSTE.

Te déclarer ! jamais.

LOUIS.

C'est le principal.

AUGUSTE.

Mais cela n'empêche pas que ta conduite n'est pas sans taches devant le bon Dieu.

LOUIS.

Ne voilà-t-il pas qu'il va me faire un sermon ! Laisse-moi ; j'ai la conscience tranquille ; je ne veux pas qu'on vienne me donner des remords à contre-temps.

FRANÇOIS.

Auguste a raison. Ne récites-tu pas, tous les matins, à la prière : Faux témoignage ne diras, ni ne mentiras aucunement ?

LOUIS.

Pas de sermon !

AUGUSTE.

Et tes parents, que diraient-ils s'il savaient que tu perds ainsi ton temps ?

LOUIS.

Pas de sermon, te dis-je, pas de sermon !

AUGUSTE.

Et tes maîtres si bons, si dévoués pour toi méritent-ils ?...

LOUIS.

Pas de sermon, pas de sermon ! je te l'ai dit, pas de sermon, je ne veux pas de sermon, entends-tu, pas de sermon !

AUGUSTE.

Allons, Louis, ne crie pas si fort ; tu n'es pas un lion. Si tu ne veux rien entendre, on va dire que tu n'as rien à répondre.

LOUIS.

Bonjour. Quand vous serez décidé à ne plus faire de sermon, je reviendrai. Mes amis, au revoir. — (*Louis sort*).

DEUXIÈME PARTIE.

DIALOGUE I.

LOUIS, AUGUSTE ET FRANÇOIS.

AUGUSTE.

Je ne te ferai pas de sermon, ne crains pas; seulement je veux te parler de ton intérêt, de ton plaisir.

LOUIS.

Ah ! de mon plaisir ! c'est une autre affaire ! c'est bon, parle-moi de mon plaisir.

AUGUSTE.

Pour moi, ce n'est pas pour bonne chose que je voudrais interrompre ainsi mon année, je n'aurais plus de plaisir en vacances. Je jouis d'autant plus de ce temps de repos que je suis plus fatigué, et je goûte davantage les douceurs de la maison paternelle quand il y a longtemps que je l'ai quittée.

LOUIS.

Et en attendant les vacances ?

AUGUSTE.

En attendant les vacances, je prends du plaisir à bien jouer en récréation, à bien étudier à l'étude, et à bien écouter en classe.

LOUIS.

Oui, le grand plaisir d'aller en classe ! d'être toujours assis sur son banc comme sur des épines, d'être toujours sur l'*équivive*.

FRANÇOIS.

Dis donc au moins sur le qui-vive.

LOUIS.

N'importe. Quel plaisir d'être toujours à se demander : Mon maître va-t-il me *prendre* pour réciter ! ne me prendra-t-il pas ? Tout à coup : « Louis, récitez ; qu'est-ce que le trope ? — Le trope ?...—Qu'est-ce que l'hyperbate ?—L'hyperbate ?...—Qu'est-ce que le syllepse ? — Le syllepse ? »... J'ai beau penser, chercher, me creuser le cerveau, rien ne vient. Est-ce que je suis obligé de connaître tous ces gens-là ? Tout le temps, je suis là, debout, la tête basse, les yeux fixés à terre, l'air niais sans doute, sans façon : *je fume*. « C'est bien, Louis, vous vous mettrez en silence, vous apporterez votre livre en récréation, et vous viendrez me réciter votre leçon. » D'autres fois, il ne dira que ces mots : « C'est bien, asseyez-vous, » ce qui veut dire : c'est mal. Je m'assis tranquillement, tout honteux, en me glissant sur mon pupître, je suis rouge comme une poire. Puis le dimanche à la liste, on dira d'une voix solennelle : « Mal récité, Louis ! » et cela devant M. le Supérieur, devant les prêtres, et toute la communauté. En voilà du plaisir !

AUGUSTE.

Mais, mon cher Louis, il faut *se préparer*. Que dirais-tu d'un soldat qui irait à la guerre sans avoir appris le métier des armes ? De même pour aller en classe l'écolier doit apprendre sa leçon.

LOUIS.

La classe, ce n'est pas tout ; il faut faire des devoirs, des thèmes latins, par exemple. Quelle barbarie ! forcer des Canadiens qui n'ont jamais appris sur les genoux de leur mère que le français, cette belle langue française, les forcer à apprendre une langue inconnue, que pas un peuple, pas une ville, pas une personne ne parle, une langue morte enfin, et morte je ne sais depuis combien de cents ans ! Si l'on voulait m'en croire « les morts avec les morts, les vivants avec les vivants. » Cependant, il faut se casser la tête pour l'écrire correc-

tement, avec élégance, sans barbarismes ; si vous en faites pas de pardon pour vous, pas de rémission ; à la liste encore on vous publiera: " Barbarismes, Louis : *Facieri* pour *fieri ; animales* pour *animalia*, et l'ablatif de *corpus*, *corporis*, *corpe*. En voilà du plaisir.

AUGUSTE.

Je ne m'amuserai pas, Louis, à te prouver l'importance du latin, c'est une chose admise depuis longtemps ; seulement je te dirai que fait des barbarismes qui veut ; pour les éviter, il suffit d'un peu de travail et d'attention.

LOUIS.

Encore si l'on ne faisait que des thèmes latins ; mais que dire de ces malheureuses versions qui nous reviennent jusqu'à deux fois par semaine. Je ne parle pas des versions grecques ; celles-là, c'est pour moi de l'hébreu, du chinois, de l'iroquois, à peu près comme ceci : *Wenemanit*, *wimetaquit*, *atchioutchi*, *wetchiliousquit*, *nialec ;* je n'y vois goutte. Prenons seulement les versions latines. Virgile dit en parlant d'un géant : *ter leto sternendus erat.* Qui se douterait que cela veut dire : *Il fallait le renverser trois fois par la mort.* Moi, changeant *leto* en *lecto*, je traduisis : *Il était étendu sur trois lits.* On me marqua une grosse faute avec ces trois lettres *cbs*, ce qui signifie en langage de classe *contre bon sens.* Sont-ils communs, je vous le demande, les hommes qu'il faut tuer trois fois pour leur ôter la vie ; alors je voudrais bien savoir qui péchait contre le bon sens ? Virgile ou moi ?

FRANÇOIS.

Il n'y a pas de doute que c'était Virgile.

LOUIS.

Phèdre dit quelque part : *animal celeste, peribis !* Comment traduirais-tu cette phrase-là ?

AUGUSTE.

Comme Lafontaine : *Maudit coq, tu mourras !*

LOUIS.

Ah ! Lafontaine traduit comme cela ! mais suis-je obligé d'en savoir aussi long que Lofontaine, moi ? Non, eh bien ! j'ai traduit : *Prends garde, l'animal céleste te fera périr*. Le professeur cita cette traduction aux élèves comme un spécimen de naïveté, tout le monde riait aux éclats de l'*animal céleste ;* de la classe, l'*animal céleste* est passé en récréation ; et pendant plusieurs mois on ne m'a plus appelé autrement que l'*animal céleste*. En voilà du plaisir !

FRANÇOIS.

Aussi que ne fais-tu attention ? Avant de traduire une phrase, que n'examines-tu ce qui précède et ce qui suit. Un peu de réflexion te ferait éviter toutes ces bévues. Les auteurs, pour écrire en latin, n'en suivent pas moins le bon sens.

LOUIS.

J'en doute. Phèdre a été inventé, je crois, pour faire forcer les écoliers. Il dit ailleurs, en parlant du loup qui veut étrangler l'agneau : *faucibus incitatus*. En cherchant dans le dictionnaire le mot *incitatus*, je ne sais trop comment, mais chose bien sûre, je trouvai *huile*, je trouvai *citron*, je trouvai *graisser*, et je traduisis, traduction libre bien entendu : *Un loup avec son gosier graissé avec de l'huile de citron*. Je ne suis pas plus savant que le dictionnaire. Mon maître lut ma version devant toute la classe, il me fit passer à genoux, il dit que j'étais un paresseux, il me menaça de férules ; j'en avais du plaisir !

AUGUSTE.

Ça me rappelle une traduction de Paul, de notre classe. Il faisait dire à Ovide que Philémon et Baucis servirent à Jupiter " *de la gravité confite dans de la saumure de cornouiller d'automne.*" Le plus drôle de l'affaire, c'était de voir comme il était fier de son travail ! comme avant de remettre sa version, il nous la lisait avec orgueil ! les narines lui en renflaient.

LOUIS,

Et quand vous l'avez corrigée, il a dû eu avoir du plaisir.

AUGUSTE.

Du plaisir! du plaisir! j'avoue, mon cher Louis, qu'il n'est pas facile d'en avoir en classe, quand on ne sait jamais ses leçons, qu'on ne fait pas ou qu'on fait mal ses devoirs : avant tout, il faut travailler à l'étude.

LOUIS.

Bon, l'étude! en voici encore un endroit où l'on en a du plaisir! Pas moyen de desserrer les dents; si vous essayez de souffler un petit mot à votre voisin, un maître sévère est là qui domine du haut de la tribune : " Louis, taisez-vous." L'autre jour, au congé du mois, il vint un maître nouveau ; pour l'*essayer*, nous commençâmes à parler. Tout à coup il donne un coup de poing sur la tribune, toute l'étude en retentit, j'en sautai sur mon banc, et je fis un *barbeau* large comme le pouce. Puis il nous lâcha un cri : " Je ne suis pas venu ici pour vous faire rire!" Il avait les yeux flamboyants, c'était comme l'Ante-christ.

FRANÇOIS.

C'est vrai, je n'ai jamais vu rien de pareil. Les petits furent si surpris que, pendant le reste de l'étude, ils restèrent tout ébahis, la bouche béante, et les yeux tout grand ouverts.

LOUIS.

Tu vois bien, François est de mon opinion.

FRANÇOIS.

Pas du tout; je trouve que ce maître ne faisait que son devoir; et pour avoir gardé le silence, je ne compte pas avoir été plus malheureux.

AUGUSTE.

Voyons, mon cher Louis, pourquoi sommes-nous

ici? pour faire notre éducation ; alors il ne peut y avoir ici de bonheur pour nous qu'en travaillant à former notre esprit et notre cœur. C'est en vain que nous nous tourmentons, que nous nous tournons de côté et d'autre pour trouver ce qu'on appelle *plaisir* dans les objets qui nous environnent et qui changent du soir au matin, il n'y a là que fumée, au moment où nous croyons le saisir, ce plaisir trompeur s'évanouit. C'est dans la religion et dans l'accomplissement fidèle de son devoir que se trouvent le contentement du cœur, le doux repos de la conscience, la tranquillité de l'âme, en un mot le bonheur.

LOUIS.

Chacun son goût. Pour moi, le bonheur se trouve à la maison. Là pas de longues et silencieuses études, pas de cloche maussade qui vienne tous les matins vous chanter sa triste chanson, digne, digne, din, don ; pas d'autres surveillants qu'une mère indulgente : adieu silence et pensums. C'est là le pays de la vraie liberté, vous avez vos coudées franches. Voulêz-vous dormir, vous dormez ; voulez-vous parler, vous parlez ; voulez-vous sauter, vous sautez ; voulez-vous danser, vous dansez ; voulez-vous chanter, vous chantez.

Nous irons chez nous
Nous y prom promener
Nous irons jouer dans l'Ile

Hip ! Hip ! Hip ! Hourra !

FRANÇOIS.

Le directeur ! Le directeur ! *(Le directeur entre).*

DIALOGUE II.

LOUIS, AUGUSTE, FRANÇOIS ET LE DIRECTEUR.

(Louis se jette sur son lit en criant, aie ! aie !)

LE DIRECTEUR.

Comment êtes-vous ? mon pauvre enfant ?

LOUIS.

Aie ! aie !

LE DIRECTEUR.

Etes-vous mieux !

LOUIS.

Aie ! Aie ! Aie !

LE DIRECTEUR.

Souffrez-vous d'avantage ?

LOUIS.

Oioi ! aie ! aie ! aie !

LE DIRECTEUR *(à Auguste)*.

Comment est-il ?

AUGUSTE.

Il est toujours dans le même état, ni mieux, ni plus mal.

LOUIS.

Aie ! aie ! oioi ! hola ! oioi !

LE DIRECTEUR.

Donnez-lui donc quelque chose, un peu de vin, par exemple.

LOUIS.

Aie ! aie ! *(Il boit)*. Il n'y a que ce remède-là, vraiment, pour me faire du bien ; les autres ne me font rien.

FRANÇOIS.

C'est comme s'il n'en prenait pas.

LOUIS.

Je vous prie bien de m'excuser, M. le Directeur, si je n'ai pas répondu de suite à vos questions, et si j'ai fait

tant de train. Quand vous êtes entré, je me suis trouvé si mal que je ne savais plus que faire, ni que dire.

LE DIRECTEUR.

Ce n'est rien, mon enfant, quand on est malade, on fait comme on peut et non comme on veut.

LOUIS.

Vous êtes toujours bon, pareil, M. le directeur.

LE DIRECTEUR.

Comment vous trouvez-vous aujourd'hui ?

LOUIS.

M. le Directeur, ma maladie augmente, augmente toujours.

LE DIRECTEUR.

Vos souffrances sont plus intenses ?

LOUIS.

Elle entre dans une nouvelle phase, bien plus dangereuse pour moi.

LE DIRECTEUR.

Vous vous sentez plus faible ?

LOUIS.

Hélas ! je suis bien en peine de savoir comment elle aboutira.

LE DIRECTEUR.

Ne vous laissez pas abattre ainsi, j'ai vu des malades, plus bas que vous, qui en sont pourtant revenu. Prenez courage, et ayez confiance dans l'avenir.

LOUIS.

Ce n'est pas facile, M. le Directeur, quand on marche devant soit, comme un aveugle. Encore, si j'avais la

moindre idée de la manière dont tourneront les choses cet après-midi, dans une heure.

LE DIRECTEUR.

N'importe, mon enfant, en toutes circonstances il faut se jeter entre les mains de la Providence, et remettre tout à la volonté du bon Dieu.

LOUIS.

Sans doute, M. le Directeur, pour cela je demande le secours de vos bonnes prières.

LE DIRECTEUR.

Je n'oublie pas mes pauvres malades; je demande à Dieu que sa sainte volonté s'accomplisse à leur égard, qu'il leur donne à eux la patience, et au docteur la connaissance des remèdes les plus *convenables* pour leur maladie.

LOUIS.

Oh! merci, M. le Directeur, merci. Pour le remède je connais le bon, le seul capable de me guérir.

LE DIRECTEUR.

Quel est-il donc?

LOUIS.

Ça me coûte de le dire.

LE DIRECTEUR.

Ne craignez rien, dites.

LOUIS.

J'ai peur que vous me supposiez des intentions que je n'ai pas.

LE DIRECTEUR.

Vous défiez-vous de moi? dites donc. Si, en effet, le remède est bon et praticable, on pourra vous l'appliquer.

LOUIS.

N'allez pas croire que je dise cela par intérêt, par fantaisie, par caprice, par ennui.

LE DIRECTEUR.

Mais parlez donc ; ouvrez-vous avec confiance.

LOUIS.

Je sais que vous allez trouver de graves inconvénients ; mais enfin c'est le seul remède à mon mal. Vous aimez les écoliers, vous êtes un bon père, je remets tout entre vos mains ; ce que vous ferez, sera bien fait.

LE DIRECTEUR.

Enfin, allez-vous vous expliquer? qu'est-ce qu'il vous faudrait ?

LOUIS.

Aller passer quelques jours dans ma famille.

LE DIRECTEUR.

Y pensez-vous ? dans l'état où vous êtes maintenant ?

LOUIS.

Oh ! pour cela, il n'y a pas de danger. Je me coucherais au fond d'un grand *sleigh*, bien enveloppé dans de bonnes robes chaudes sur un épais lit de plumes bien mou. Au grand air, je ne serais pas à dix arpents du collége, que je me sentirais mieux : c'est l'opinion du docteur.

LE DIRECTEUR.

Laissez faire quelque temps ; vous allez prendre du mieux ; et après le jour de l'an vous irez passer le temps de votre convalescence dans votre famille.

LOUIS.

C'est justement le temps du jour de l'an qui me guérirait. Je verrais chez nous tous mes parents, mes amis ; ça m'amuserait beaucoup. Il n'y a rien comme les distractions pour agir sur le moral d'un malade, et par là sur le physique. La joie purifie le sang, comme dit le docteur, et la tristesse fait faire de la bile.

LE DIRECTEUR.

Navez-vous pas peur qu'une promenade à la maison paternelle ne vous fasse perdre trop de temps, et qu'à votre retour vous ne vous trouviez trop en arrière pour pouvoir continuer votre année.

LOUIS.

« Mordu d'un chien, comme dit le proverbe, ou mordu d'une chienne, c'est bien la même chose." Seulement le docteur est d'avis que, à la maison paternelle, je me rétablirai plus vite ; par conséquent je serai prêt plus tôt à suivre ma classe.

LE DIRECTEUR.

Quand pourrez-vous partir ? qui vous mènera ? c'est encore une question.

LOUIS.

J'ai écrit chez nous et l'affaire est tout arrangée. J'attends cette après-midi notre *homme*, qui m'amènera, si vous le permettez, M. le Directeur.

LE DIRECTEUR.

Est-ce que vous ne vous trouvez pas bien ici ?

LOUIS.

Très bien, M. le Directeur, on ne peut être mieux ; on se donne beaucoup de peine pour moi, et je vous en suis très reconnaissant. Vraiment je vais m'ennuyer de mes joyeux confrères, de mes maîtres si dévoués et de vous, M. le Directeur, qui êtes pour moi un bon,

un tendre père. Mais, vous le savez par expérience, toujours et partout, vive la maison paternelle ! il n'y a personne pour remplacer une mère, elle ne vit que pour son enfant, elle devine nos besoins même avant que nous nous en rendions compte. Et ma sœur, comme elle va se faire un plaisir de se tenir au chevet de mon lit ! comme ils vont bien me soigner tous ensemble ! je gage qu'entre leurs mains je ne suis pas huit jours malade ; ça parait être aussi l'opinion du docteur.

LE DIRECTEUR.

C'est bien. Le médecin ne tarde que l'heure d'arriver, je lui dirai d'examiner d'une manière particulière l'état de votre maladie ; s'il le juge à propos, je n'ai pas d'objections à ce que vous alliez passer quelques temps dans votre famille.

LOUIS.

Mille fois merci, M. le Directeur. Je ne sais trop comment vous payer de toutes vos bontés pour moi. Si je vais chez nous, aussitôt que je serai mieux, je vous promets que je m'en reviendrai tout de suite. *(Le Directeur sort.)*

DIALOGUE III.

LOUIS, AUGUSTE ET FRANÇOIS.

LOUIS.

Dites donc, vous autres, les affaires ne vont-elles pas bien ?

AUGUSTE.

A merveille.

FRANÇOIS.

Comme sur des roulettes.

LOUIS.

Voici bientôt le moment décisif. (*Un peu pensif*) Allons, Louis, tiens toi sur tes gardes, prépare tes *flutes*. —Le Directeur est si bon, puis c'est un prêtre ; quand il m'interroge, je ne lui réponds pas, je crie toujours ou je ne lui donne que des réponses évasives, je n'ai pas le courage de lui conter des mensonges. Mais pour le docteur, c'est une autre affaire. S'il ne connaît pas son métier, tant pis. D'ailleurs ce sont là des bagatelles, on dit que le diable en rit.

AUGUSTE.

Si le diable en rit, c'est un mauvais signe ; alors ton bon ange en pleure.

LOUIS.

Laissez-moi tranquille un instant, s'il vous plaît, je vais *jongler* mon discours.

TROISIÈME PARTIE.

DIALOGUE I.

LOUIS, AUGUSTE, FRANÇOIS ET LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR (*entrant*).

Eh bien! M. Louis, comment vont les affaires ce matin?

LOUIS.

Bien tristement, Docteur, bien tristement.

LE DOCTEUR.

Etes-vous mieux ou plus mal ?

LOUIS.

Toujours de plus en plus mal ; je vois bien que cette maladie finira par m'emporter... (*bas*) chez nous.

LE DOCTEUR.

Où se trouve aujourd'hui le siège de votre maladie?

LOUIS.

A la tête, dans l'estomac, au cœur, partout, mais surtout au cœur; je ressens là une oppression qui m'étouffe ; je suis comme un homme sous le poids d'une sentence qui va bientôt décider de son sort.

LE DOCTEUR.

Etes-vous bien fidèle à prendre vos remèdes ?

LOUIS.

A toutes les saintes demi-heures, Auguste prend le flacon à prises, il verse une petite cuillerée à thé de poudre jaune dans une grande cuillerée à soupe de mélasse, puis démêle le tout bien ensemble : c'est cela, n'est-ce pas ?

LE DOCTEUR.

Oui, et qu'en résulte-t-il ?

LOUIS.

Pas plus d'effet que si je les jetais dans le crachoir.

LE DOCTEUR.

Vous sentez-vous assez fort ?

LOUIS.

Au contraire, très faible. J'ai passé toute la journée d'hier, couché; ce matin, j'essayai de me lever, je pouvais à peine marcher, je me luttais partout, je ne voyais pas à deux doigts de mon nez.

AUGUSTE *(bas à François)*.

C'était à cinq heures; il faisait noir comme chez le loup, et le gaz n'était pas allumé.

LE DOCTEUR.

Montrez donc votre langue,...elle n'est pas très chargée... Vous avez le pouls bon.

LOUIS.

C'est peut-être parce que je viens de prendre du vin; ça me fait du bien; de suite je me sens dans l'estomac une chaleur qui de là se répand jusque dans l'extrémité des membres. C'est le seul remède qui me fasse du bien. Ne pensez-vous pas qu'il serait à propos que j'ajoutasse un troisième coup par jour ?

LE DOCTEUR.

Peut-être. Nous allons changer de remèdes; je vous en enverrai à midi d'autres par le commissionnaire, avec la direction écrite sur le papier qui les enveloppera. Vous recevrez aussi une bouteille d'eau minérale, vous en prendrez tous les soirs un bon coup avant de vous coucher.

FRANÇOIS (*à part*).

Pauvre Louis, je te plains, tu vas *cracher !*

LE DOCTEUR.

Bon jour, M. Louis, tâchez de prendre du mieux.

LOUIS.

Merci, M. le Docteur, je vous serai éternellement obligé pour tous vos soins; je ne sais comment vous témoigner ma reconnaissance.

LE DOCTEUR.

Ce n'est rien, je ne fais que mon devoir. Au revoir ! Monsieur Louis. (*Il se dirige vers la porte*).

LOUIS.

Docteur, un instant, s'il vous plaît; j'ai à vous parler d'une petite affaire : pourriez-vous m'entendre ?

LE DOCTEUR.

Je ne suis pas très pressé.

LOUIS.

C'est une consultation. Tout dépend de vous; mon sort est entre vos mains; je suis plein de confiance en votre bonté.

LE DOCTEUR.

Parlez, je vous écoute.

LOUIS.

Je ne vous aurais jamais soufflé un mot de cela, si je n'eusse craint d'être à charge ici. Des écoliers doivent passer la journée avec moi, ils sont obligés de me veiller à tour de rôle; ces jeunes gens ont d'autres choses à faire; ça finit par devenir fatiguant. Le directeur ne me l'a pas dit, il ne me l'a pas même fait entendre, il est trop délicat. Mais je comprends bien que rien n'est

plus embarrassant qu'un malade au lit dans une maison d'éducation. Et si j'allais rester malade des semaines, des mois !

LE DOCTEUR.

Est-ce que vous désireriez vous mettre en pension dans le village.

LOUIS.

Il m'en coûte de quitter le collège, mes confrères, mes maîtres, M. le Directeur ; il m'en coute de m'éloigner de ma classe ; tant que je suis ici, c'est un peu comme si je la suivais ; j'entends la cloche qui en donne le signal, je m'y transporte par l'imagination. Tous les jours, je me dis : " demain peut-être que je serai mieux, peut-être que je pourrai suivre la communauté." Cette pensée m'est une consolation ; loin d'ici je ne pourrai nourrir cette douce illusion.

LE DOCTEUR.

Voudriez-vous aller pensionner chez les demoiselles Leguerrier ?

LOUIS.

N'allez pas croire que c'est le désir de faire une promenade qui m'engage à parler. J'aime, sans doute à aller chez nous, mais pendant les vacances. Je jouis d'autant plus de ce temps de repos que je suis plus fatigué ; je goûte davantage les douceurs de la maison paternelle, quand il y a longtemps que je l'ai quittée.

LE DOCTEUR.

C'est donc à Ste-Geneviève que vous voudriez aller ?

LOUIS.

Oui.

LE DOCTEUR.

Mais, c'est trop loin pour vous dans l'état où vous dites que vous vous trouvez.

LOUIS.

Si cette maladie me conduisait au tombeau, comme les apparences semblent bien l'indiquer, je voudrais mourir chez nous. Je voudrais voir tous mes parents autour de mon lit de mort, leur dire un dernier adieu, leur demander pardon de mes offenses à leur égard, recevoir d'eux une dernière bénédiction. Je voudrais dormir dans un même cimetière avec les miens, près de cette église où j'ai été lavé dans les eaux du baptême, et où j'ai reçu pour la première fois le pain des anges.

LE DOCTEUR.

Je n'oserais prendre sur moi la responsabilité de vous faire entreprendre, malade comme vous vous dites, un aussi long voyage.

LOUIS.

Je suis bien ici sans doute; mais je serais encore mieux chez nous. On m'y prodiguerait une multitude de petits soins qu'il est impossible de trouver ici. O ma bonne mère, ô ma tendre sœur, comme vous me soigneriez bien! Vous êtes père de famille, Docteur, et vous savez avec quelle tendresse les parents aiment leurs enfants. Si votre fils était malade, n'est-il pas vrai que vous ne le laisseriez pas dans cette sombre infirmerie, et que vous l'amèneriez chez vous dans une bonne chambre chaude.

LE DOCTEUR.

Ce voyage pourrait vous faire plus de tort que de bien.

LOUIS.

Comme je vous serai redevable, si je reviens à la vie! vous serez pour moi un second père. Comme mes parents sont inquiets maintenant, je suis si loin! comme ils vont être heureux de me voir près d'eux! Vous qui êtes si bon, M. le Docteur, pourriez-vous rester indifférent à notre bonheur.

LE DOCTEUR.

Ce voyage est trop long, vous dis-je ; vous paraissez trop faible pour l'entreprendre, et il fait trop froid.

LOUIS.

Pour cela ne craignez rien, je prends tout sur moi. Je mettrai un bon gros capot de poil ; je m'envelopperai dans de bonnes robes de cariole bien chaudes, puis je me coucherai au fond du *sleigh* sur un épais lit de plume bien mou. Nous avons une grande et large voiture, nous n'irons que le petit pas, je serai tout comme dans mon lit.

LE DOCTEUR.

Quand voudriez-vous partir ?

LOUIS.

Aujourd'hui peut-être. J'ai écrit à mes parents de venir me voir ; il m'ont répondu qu'ils viendraient cet après-midi pour me chercher. Le directeur a vu ma lettre, il a vu celle de mes parents ; il a envoyé la mienne, il m'a remise la leur ; il n'a pas dit un mot de remarque ; il est donc consentant que je m'en aille.

LE DOCTEUR.

Montrez donc encore votre langue (*il lui tâte le pouls*). C'est bien, je vais voir le Directeur et dans une heure l'affaire sera toute arrangée.

LOUIS.

Je vous remercie bien des fois, M. le Docteur. (*Quand le Docteur est arrivé à la porte*). Docteur, voudriez-vous me préparer des remèdes que j'emporterai chez nous ; il n'est pas de médecin au traitement duquel j'aie autant de confiance ; je connais votre habileté.

LE DOCTEUR.

C'est bon, j'espère vous en donner encore une preuve. Je vais vous montrer comme je sais découvrir

les causes les plus secrètes d'une maladie, et comme je sais appliquer les remèdes à propos. (*Le Docteur sort*).

DIALOGUE II.

LOUIS, AUGUSTE ET FRANÇOIS.

LOUIS.

Allons ! courage ; l'affaire marche ; les incidents se compliquent, l'intérêt augmente, le nœud se forme de plus en plus, comme dirait notre professeur de Belles-Lettres : *semper ad eventum festinat.*

AUGUSTE.

Mais, j'ai bien peur, hélas ! que le nœud se dénoue par une catastrophe. As-tu remarqué ? on dirait que le Docteur met de l'ironie dans ses paroles, et qu'elles offrent un double sens.

FRANÇOIS.

Oui, s'il est vrai que dans ta maladie il ait découvert les *véritables causes.*

LOUIS.

Voyons, cessez donc de faire la corneille, et de prêcher à contre-temps en prophète de malheur. Le docteur est *blagué*, comme un simple mortel, voilà tout. Ayez plus de confiance en mon étoile ; le vent est bon, déployons la voile, et vogue la galère.

AUGUSTE.

Très bien, verra qui vivra.

LOUIS.

Veux-tu que je te dise ce que tu verras ? tu vas voir le directeur dans un instant venir me dire ; " Louis, préparez vos effets, vous pourrez partir cet après-midi." Après-midi tu verras, avec sa longue ceinture rouge, le graud José, notre *homme*, qui viendra me

dire : " Vite, M. Louis, partons ; je suis venu vous chercher ;" et ce soir tu verras que je suis parti. Mais ce que tu ne verras pas, et que je verrai, moi, Louis Latulippe, ce sont les plaisirs du jour de l'an.

AUGUSTE.

Halte là, Louis ; j'espère que 69 finira ici comme ailleurs, et nous aussi nous aurons notre jour de l'an.

FRANÇOIS.

Avec un beigne à déjeûner.

AUGUSTE.

Et pour moi, Dieu merci, ce jour n'est pas sans charmes !...

LOUIS.

Qu'a-t-il donc de si charmant ?

AUGUSTE.

L'entrevue de huit heures, par exemple ; les franches et cordiales poignées de mains que les élèves se donnent ; les souhaits de santé, de succès, de bonheur qu'ils s'envoient et se renvoient comme un feu roulant ; on dirait d'anciens amis qui se revoient après une longue séparation ; il y a là-dedans quelque chose de simple, de naïf qui sent son parfum d'antiquité. Puis en communauté, nous allons rendre visite à tous les prêtres ; nous nous pressons en foule dans ces chambres trop étroites, partout nous sommes reçus avec de bonnes et douces paroles ; il règne une aimable familiarité, nous sommes en famille.

LOUIS.

J'avoue qu'il y a là quelque chose de vrai ; mais toujours ce n'est que l'image de ce qui se passe à la maison paternelle ; or, si l'image est si belle, que sera-ce donc de la réalité ? Quand les écoliers se donnent la main, tu trouves cela joli ; moi, je trouve

cela fou. Le matin, on se lève, on se regarde avec de grands yeux, on se sourit les uns aux autres, et l'on semble se dire : *c'est aujourd'hui le jour de l'an, bonne année !* mais pas un mot ; on va à l'étude, pas un mot ; on descend à la chapelle, pas un mot. Tout à coup, le déjeûner fini, trois heures après qu'on se coudoie côte à côte, à un moment donné, voilà que ce n'est plus qu'un cri, qu'un saut ; ce ne sont plus que poignées de main à se casser les doigts, que souhaits reçus, souhaits donnés, souhaits renvoyés, sans que personne ne fasse attention ni à ce qu'il dit, ni à ce qu'on lui dit. Vous croiriez que tout le monde est pris de vertige.

ERANÇOIS.

L'explosion de notre joie est d'autant plus grande qu'elle a été comprimée pendant quelque temps.

LOUIS.

Et pourquoi la comprimer si longtemps cette joie ?

AUGUSTE.

C'est la règle et le bon ordre qui le demandent. N'est-ce pas joli de voir, jusque dans nos plus grands jours de fête, le règlement qui règne en maître.

LOUIS.

Chez nous, il n'y a pas de tous ces règlements-là. Aussitôt papa debout, *flan*, nous voilà tous à genoux à ses pieds pour recevoir sa bénédiction ; la main tendue sur nos têtes, il nous dit solennellement : “ Mes enfants, je vous bénis, soyez toujours bons, que le bon Dieu vous bénisse comme je vous bénis.” Puis viennent les *embrassettes*, les souhaits, les étrennes ; les petits enfants sautent de joie en voyant leurs bas que leurs bons anges, pendant la nuit, sont venus remplir de bonbons ; et les plus grands prennent à la santé de la nouvelle année un petit coup de vin de raisin, en chantant *La Guinolé*. Puis la journée se passe en visite, visite ici, visite là ; on va voir les voisins, les voi-

sines, les cousins, les cousines, les oncles, les tantes, le vieux grand-père, la bonne grand'mère. Partout des civilités, des révérences et des baisers sucrés. Ici il n'y a pas moyen seulement de *becquer* son meilleur ami.

AUGUSTE.

Tout cela, ne l'avons-nous pas le lendemain? Nos parents viennent, ils nous apportent à plein sac nos étrennes et la bénédiction. Cette année, dans le cours de l'après-midi, nous aurons une séance, des chansons, de la musique en masse ; on va étrenner la nouvelle bande, qu'on vient de recevoir de Paris, don généreux de M. C. Dubé, curé de St-Martin ; autant de plaisir que tu ne goûteras pas chez vous. Nous allons représenter une comédie, à laquelle tu pourrais peut-être profiter ; j'y joue un rôle, ça fait toujours un petit velours de paraître en public.

LOUIS.

Tant qu'à paraître en public, ça m'arrivera dix fois contre toi une. Le Carnaval, n'est-ce pas le temps des repas, des noces, des fricots ; aujourd'hui on est invité ici, demain on est iuvité là, un autre jour c'est ailleurs. On n'arrête pas. C'est aussi le temps des *boucheries ;* partout on est reçu à la viande fraîche, aux sauces grasses, aux ragoûts à la boulette, aux tartes à la viande, des belles tartes jaunes comme un safran...

FRANÇOIS.

Tu vas bien attrapper le *prince !*

LOUIS.

Puis, le soir, le bal. On danse des gigues, des danses à huit, à six, des *rigodons, digue, don, daine, des rigodons au son du violon*. Chacun fait son saut, son *step ;* c'est à qui sera le plus *smart*. Vive la joie! Ensuite vient le tour des jeux, le Colin-maillard, la *Belle bergère*, la *Compagnie vous plait-elle,* elle ne me plaît pas toujours à moi, la compagnie ; je fais le difficile. A la

table, de temps en temps, on interrompt le repas, quelqu'un entonne une chanson, tous les autres répondent en chœur ; il y a vie, entrain, c'est fort, ça roule toujours.

FRANÇOIS.

S'il ne tient qu'à chanter pour te procurer le bonheur, tu peux être heureux ici jusqu'à t'égosiller ; il me semble que le chant est assez à la mode.

LOUIS.

Oui, mais dans le monde, ce ne sont pas toujours les mêmes chansons que l'on *renote :* " Marlborough s'en va-t-en guerre," " Sur le pont d'Avignon tout le monde y passe," " Savez-vous planter des choux à la mode, à la mode, savez-vous planter des choux à la mode de par chez nous ?" On chante des chansons du bon vieux temps, alors que les *Canayens* n'étaient pas des fous, qu'ils aimaient à prendre un coup :

Encore un petit coup de piton,
Que ça me r'mette, que ça me r'mette,
Encore un petit coup de piton,
Que ça me r'mette sur le ton.

Ou bien :

Ça me rince la dal' la dalle,
Ça me rince la dal' du cou.

AUGUSTE.

C'est scandaleux ; à t'entendre, Louis, on se croirait transporté au temps d'avant la tempérance.—Au revoir, dans un instant. Je vais aller faire un petit tour en récréation, jaser un peu avec les confrères. Puisses-tu perdre tes goûts mondains et revenir à des idées plus sobres.

FRANÇOIS.

Attends-moi, Auguste, je vais avec toi. (*Auguste et François sortent.*)

QUATRIÈME PARTIE.

DIALOGUE I.

LOUIS, AUGUSTE ET FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Voici le Docteur qui sort de chez M. le Directeur, je l'entends qui s'avance dans le corridor.

LOUIS.

Vraiment ! dis-lui donc d'arrêter.

FRANÇOIS.

L'arrêter ?

LOUIS.

Oui.

FRANÇOIS.

Hola ! Docteur, ici, s'il vous plait. (*Le Docteur entre*).

DIALOGUE II.

LOUIS, AUGUSTE, FRANÇOIS ET LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Qu'y a-t-il ?

LOUIS.

M. le Docteur, comment vont les choses ?

LE DOCTEUR.

All right, tout va bien.

LOUIS.

Je vais chez nous ? est-ce décidé ?

LE DOCTEUR.

Tout décidé ; le Directeur vous en donnera des nouvelles tantôt.

LOUIS.

Bonjour, Docteur.

LE DOCTEUR.

Bonjour. (*Le Docteur sort*).

DIALOGUE III.

LOUIS, AUGUSTE ET FRANÇOIS.

LOUIS.

All ret, a-t-il dit ; *all ret*, pour le certain. O monsieur le docteur, si vous n'êtes pas un bon médecin, toujours est-il que vous êtes un fameux bon garçon.

AUGUSTE.

Enfin, te voilà donc content.

LOUIS.

Au comble de mes joies, Auguste, mon cher Auguste, mon bon, mon tendre ami, *je suis aux oiseaux ;* tiens je pourrais t'embrasser.

FRANÇOIS.

Voyons, modère tes transports.

LOUIS.

Je vais donc chez nous ! ce n'est plus un vain projet, un rêve, une chimère ; c'est la pure et simple réalité. Je vais chez nous ! oh ! quelle joie ! quelle douceur ! quel charme ! quel plaisir ! quel bonheur !

AUGUSTE.

Que vas-tu donc faire chez vous ?

LOUIS.

D'abord me lever à une heure raisonnable. Plus de cloche maussade qui vienne vous mettre sur pied deux heures avant le coq ; plus de maître qui vous tire les orteils. Quand je me lèverai, je n'en aurai pas pour un quart d'heure à caracoler sur mes pieds comme un homme soûl ; je ne serai pas à la peine de m'ouvrir les yeux avec les doigts. Il nous faudrait par jour deux heures de sommeil de plus que nous en avons.

FRANÇOIS.

Tu pourras commencer par dormir deux jours et deux nuits de suite pour réparer le temps perdu.

LOUIS.

Non, mais je prétends bien dormir chaque jour à ma faim.

AUGUSTE.

A quelle heure te lèveras-tu donc?

LOUIS.

A sept heures, sept heures et demie, huit heures. J'attendrai qu'il fasse clair ; j'aime de mon lit à voir le soleil darder ses rayons à travers les rideaux ; j'aime à le voir danser sur la cloison, et répandre dans la chambre comme une certaine gaieté. Quel plaisir de s'étendre le matin sur un bon lit de plume où l'on enfonce mollement ; la tête cachée dans son oreiller, on se laisse aller à un demi-sommeil ; on savoure le repos, on se sent dormir.

AUGUSTE.

Ah ! le paresseux ! tu me rappelles l'alcove de Boileau.

FRANÇOIS.

Dans le réduit obscur d'un alcove enfoncé
S'élève un lit de plume, à grands frais amassé ;
Quatre rideaux pompeux, par un double contour,
En défendent l'entrée à la clarté du jour.

LOUIS.

Quel beau lit ! après ?

FRANÇOIS.

Là parmi les douceurs d'un tranquille silence,
Règne sur le duvet une heureuse indolence.

LOUIS.

Achève-donc, c'est si beau ! ça donne envie de dormir.

FRANÇOIS.

C'est là que maître Louis, muni d'un déjeuner,
Dormait d'un léger somme, attendant le dîner.
La jeunesse en sa fleur brille sur son visage,
Son menton sur son sein descend à double étage,
Et son corps ramassé dans sa courte grosseur,
Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.

LOUIS.

On dirait que ça été fait exprès pour moi. Quels vers délicieux ! ce poète avait goûté ce qu'il y a de charmes dans le doux, tranquille et paisible sommeil.

AUGUSTE.

Alors, c'est bien le cas de répéter le proverbe : autant de goûts que de personnes, *tot capita tot sensus.*

LOUIS.

En passant ce qu'un soldat traduisait par *autant de capitaines, autant de sangsues.*

AUGUSTE.

Pour moi, quand je me lève tard, j'ai la tête pesante, je suis mal pour le reste de la journée.

LOUIS.

C'est que, vois-tu, je ne me coucherai pas de bonne heure. Tous les soirs il vient veiller quelqu'un : c'est M. Zézet, c'est le grand Brisbois ou bien Zizine ; ils

viennent toute la maisonnée, hommes, femmes et enfants. Il me semble les entendre arriver, frappant du pied sur la galerie pour secouer la neige de leurs souliers ; ils cognent à la porte, *ta, ta, ta.*—" Entrez—Tiens, c'est bien vous autres—La compagnie, bonsoir.—Comment ça va-t-y ?—Bien, et vous ? merci." Puis les hommes s'asseyent en rond autour de la porte du poële qui chauffe, rouge comme un tison. Un bon gros poèle, ce n'est pas comme nos tuyaux qui commencent par un vacarme d'enfer, et qui finissent par chauffer sans qu'on s'en aperçoive. C'est une chaleur bienfaisante que l'on sent, qui nous pénètre et nous vivifie ; vous entendez le poèle qui bourdonne au grand galop : *boum, boum, boum.* On parle du bon vieux temps passé, des nouvelles du jour et de mille affaires différentes ; on raconte des histoires de loup-garou qui font dresser les cheveux sur la tête. De temps en temps on met le tison sur la pipe, toute la salle est remplie des nuages d'une fumée délectable.

AUGUSTE.

Et pendant ce temps-là, les femmes, que font-elles ?

FRANÇOIS.

Elles ne fument pas ?

LOUIS.

Les femmes sont assises près de la table, autour de la chandelle, qui cousent et tricottent ; elles jasent, elles *cacassent*, comme dirait David, un mot n'attend pas l'autre ; ça marche toujours, c'est comme le moulin de Lachine.

FRANÇOIS.

Et toi, tu regardes faire les autres ?

LOUIS.

Je ne pense pas. Je m'amuse avec les jeunesses. Puis quand l'heure est arrivée de jouer aux cartes, je sais bien qui choisir pour mon vis-à-vis ; ne crois pas que les autres me fassent *manger de l'avoine*.

AUGUSTE.

Ainsi donc, comme le bonhomme La Fontaine, de ton temps, deux parties en fera, l'une à bien veiller, et l'autre à bien dormir.

LOUIS.

Pas du tout. Voilà pour la nuit ; mais le jour, je me promènerai.

FRANÇOIS.

Le grand plaisir de se promener au froid !

LOUIS.

On s'habille chaudement. En plein cœur de l'hiver, alors que tout en craque dehors et qu'on entend la ferrure du *sleigh* crier sur la neige, avec mes bottes de drap, mon capot de vison, mon casque de loutre et mes mitaines de chamois, je ne crains pas de me mettre en voyage. Quel plaisir de passer sur le chemin comme une poussière, de voir son cheval la tête en l'air, le trot dégagé, la queue comme un plumet ; de se pendre sur les guides en criant : *ouogh*, *ouogh*, *ouogh*. Tout le monde se jette aux fenêtres : "Tiens, le petit Louis qui passe, petit Louis qui passe."

FRANÇOIS.

Encore as-tu un bon cheval ?

LOUIS.

Oui ; une fameuse petite jument, fine bête si jamais il en fût ! noire comme une mûre, avec une lunette blanche dans le front. J'ai un bel attelage tout argenté et un harnais qui a peut-être cinq cents bossettes ; j'ai une belle cariole rouge, avec le derrière tout flambant, il luit comme un diamant ; quand je passe sur le chemin, les chiens viennent se mirer dedans en jappant : *houp*, *houp*, *houp !* (*Le portier entre*).

DIALOGUE IV.

LOUIS, AUGUSTE, FRANÇOIS ET LE PORTIER.

LE PORTIER.

Il y a quelqu'un au parloir qui désire voir monsieur Louis.

LOUIS.

Dites-lui qu'il entre. (*Le portier sort*).

DIALOGUE V.

LOUIS, AUGUSTE ET FRANÇOIS.

LOUIS.

C'est José, bien sûr ; c'est José qui vient me chercher.

FRANÇOIS.

Si c'était ta laveuse ?

LOUIS.

Ma laveuse ?

FRANÇOIS.

Oui.

LOUIS.

Il a dit *quelqu'un ;* il n'a pas dit *quelqu'une*. Elle n'a pas d'affaire à venir aujourd'hui, je ne veux pas qu'elle vienne. C'est bien José. (*José entre*).

DIALOGUE VI.

LOUIS, AUGUSTE, FRANÇOIS ET JOSÉ.

LOUIS.

Ah ! je savais bien que je disais bien ! Que le bon Dieu te bénisse, mon bon José ; tu viens me chercher ?

JOSÉ.

Oui, M. Louis ; comment vous *comportez-vous?*

LOUIS.

Comme ça, José ; à la maison, papa est bien, maman, Adéline ?

JOSÉ.

Très bien, je vous remercie ; mais ils s'attendent à vous voir arriver bien faible.

LOUIS.

Deo gratias : toute la famille est en bonne santé. Vite, José, il faut partir.

JOSÉ.

Oui ; mais on a reçu une lettre qui jasait finement, où il y avait d'écrit que vous étiez bien bas.

LOUIS.

Je suis mieux. Va préparer ta voiture, pour qu'on parte dans cinq minutes.

JOSÉ.

Oui, mais on disait que vous gardiez le lit, que vous ne pouviez vous remuer le petit doigt.

LOUIS.

Je suis sorti du lit. Va tout de suite chercher ton cheval et ta voiture.

JOSÉ.

Oui ; mais votre pauvre mère est bien chagrine ; elle ne fait que pleurer du matin jusqu'au soir.

LOUIS.

Hâtons-nous d'aller la consoler. Emporte cette valise et va chercher ta voiture.

JOSÉ.

Oui ; mais je pensais que je serais obligé de vous

porter dans mes bras, comme autrefois, quand vous étiez tout petit, pas plus grand que ça.

LOUIS.

Ecoute donc, José, vas-tu te remuer ? Faut-il que je me fâche ? Va chercher ton cheval tout de suite, immédiatement, vite, entends-tu ?

JOSÉ.

Y pensez-vous, M. Louis, il faut que ma pauvre bête mange ; j'aimerais mieux me passer de dîner que la voir marcher toute la journée à jeun. Un cheval, ça mange, ce n'est pas comme un *rain-role.*

LOUIS.

Il mangera à Ste-Rose ; ce n'est pas si loin, il n'en mourra pas. Car il faut partir tout de suite, j'ai mes raisons.

JOSÉ.

Et moi qui suis parti sans déjeuner, ce matin, tant je me pressais ! j'ai le *bedon creux.*

LOUIS.

Tu dîneras à Ste-Rose ; je te ferai faire une bonne omelette, à la table des messieurs ; nous prendrons chacun un bon coup de vin qui nous réchauffera.

JOSÉ.

Moi, j'aime mieux le whiskey.

LOUIS.

C'est bon, tu prendras du whiskey.

JOSÉ.

(*A part*). Saperlotte ! un bon coup de whiskey ! ça en vaut la peine.—(*Haut*). Je suis prêt à partir, puisque vous le voulez absolument. Il faut emporter ce coffre là ?

LOUIS.

Oui. Tu étendras un lit au fond de la voiture.

JOSÉ.

Pourquoi donc ?

LOUIS.

Pour me coucher.

JOSÉ.

Assoyez-vous donc plutôt à côté de moi. On jasera et le chemin paraîtra moins long.

LOUIS.

Je m'assiérai à Ste-Rose.

JOSÉ.

Ah ! il paraît qu'à Ste-Rose, c'est le *busque ;* ça doit être une grande sainte. (*Cependant Louis s'est habillé, José sort avec la valise*).

DIALOGUE VII.

LOUIS, AUGUSTE ET FRANÇOIS.

LOUIS.

Maintenant, mes chers amis, je vais vous souhaiter le bonjour, il faut que je passe par la chambre du Directeur pour l'avertir. Eh bien ! adieu, Auguste, bonne année ; ne vous ennuyez pas trop au jour de l'an.

AUGUSTE.

Porte-toi bien, mon pauvre Louis.

LOUIS.

Adieu, mon petit François ! prends ton mal en patience.

FRANÇOIS.

Beaucoup de plaisir ! tâche de te rétablir.

AUGUSTE.

Bien des compliments chez vous.

LOUIS.

Merci. Adieu collège, grands murs sombres ; adieu, français, anglais, grec et latin ; adieu, thèmes, versions, compositions ; au revoir au plus tard.

Quand je pense que dans un quart d'heure je serai hors les murs du collège, que je volerai à travers les champs, que je respirerai à pleins poumons l'air vif et pur, que ce soir je serai au doux chez nous, *home, sweet home, there is no place like home ;* le cœur me saute, me tressaille, me bondit ; hip ! hip ! vive la joie !

Viv'le grand air d'la liberté,
J'suis plus témoin, j'suis acquitté,
Dig, diguedon, dondaine,
Dig, diguedon, dondai.

(*Le Directeur entre*).

DIALOGUE VIII.

LOUIS, AUGUSTE, FRANÇOIS ET LE DIRECTEUR.

LOUIS (*devenant piteux*).

M. le Directeur, je m'en allais à votre chambre. Notre homme est arrivé. Excusez si je me suis habillé avant de vous voir ; c'était pour m'épargner la peine et la fatigue de plusieurs voyages de l'infirmerie à votre chambre et de votre chambre à l'infirmerie. Vous m'avez dit ce matin que vous n'aviez pas d'objection à me laisser partir, si le docteur le jugeait à propos ; le docteur m'a laissé comprendre qu'il allait vous parler dans ce sens, et quand il est parti, il a pris la peine de venir me dire à la porte de l'infirmerie que tout était arrangé.

LE DIRECTEUR.

C'est bien, déshabillez-vous. Vous allez immédiatement vous rendre à l'étude. Cet après-midi vous irez en classe, puis vous continuerez à suivre la communauté.

LOUIS.

Monsieur......

LE DIRECTEUR.

Nous connaissons quelle est votre maladie. Vous avez agi avec nous d'une manière bien indigne. Plus tard, nous règlerons cette affaire et nous verrons comment en agir avec vous. (*Il sort*).

DIALOGUE IX.

LOUIS, AUGUSTE ET FRANÇOIS.

LOUIS (*se promena*...

Nacrébatan, en voilà une affaire !...... en classe cet après-midi...... Demain en classe...... Toujours en classe...... Adieu, jour de l'an...... Adieu, beaux jours de miel...... Hélas ! si près de réussir...... C'est indigne de se faire arrêter au moment de partir.

AUGUSTE.

Triste dénouement, mon pauvre Louis, dénouement bien triste.

LOUIS.

Oui ; triste, triste à pleurer avec des larmes de sang...... se faire arrêter au moment de partir.

AUGUSTE.

C'est le bon Dieu qui l'a permis, il finit toujours par punir la fourberie et le mensonge ; jamais les mauvais moyens ne conduisent à une bonne fin.

LOUIS.

Va-t-en au *balai* avec tes sermons.

AUGUSTE.

As-tu été heureux? pas du tout; seulement tu t'es rempli la tête de belles chimères. Et maintenant te voilà malheureux, en réalité, et d'autant plus que tu as bâti de plus beaux châteaux en Espagne.

LOUIS.

Les vrais amis sont rares; aussitôt que vous êtes tombé dans le malheur, c'est à qui vous donnera le coup de pied de l'âne.

AUGUSTE.

Je ne veux pas insulter à ta déconfiture, mon cher Louis; seulement, je voudrais que la leçon te profitât.

LOUIS.

Se faire arrêter au moment de partir!

AUGUSTE.

Te voici devenu la risée de tes confrères; ils vont te demander: "Comment es-tu, Louis? le voyage a bien été, beaucoup de plaisir? tout le monde se porte bien à Ste-Geneviève?"......

LOUIS.

C'est indigne de se faire arrêter au moment de partir.

AUGUSTE.

Tu vas te trouver en arrière dans tes classes; tu ne comprendras plus rien; quelle misère!

LOUIS.

Se faire arrêter au moment de partir! .....

AUGUSTE.

Puis, il n'y a pas de doute, une bonne punition t'attend.

LOUIS.

La punition, s'il n'y a que cela, je m'en moque.

AUGUSTE.

Et ta pauvre mère, quel chagrin ne lui causes-tu pas ? comme elle va pleurer en apprenant que tu es un fourbe, que tu perds ton temps, que tu ne tiens pas compte de leurs soins, que tu agis en ingrat ..... Qu'as-tu à dire à cela ?

LOUIS.

Je dis...... ce que j'ai à dire ?...... j'ai à dire ..... je dis ..... que c'est indigne de se faire arrêter au moment de partir.

FRANÇOIS (*en secouant Louis*).

Es-tu fou, Louis, avec ton " se faire arrêter au moment de partir." Ecoute donc Auguste, qui te dit de si bonnes choses.

LOUIS.

Je l'écoute aussi.

FRANÇOIS.

Ça ne paraît guère.

LOUIS.

Il dit que je vais être la risée de mes confrères, que je me trouverai en arrière dans ma classe, que je fais de la peine à mes parents, que je vais être puni.

FRANÇOIS.

Eh bien !

LOUIS.

Ce n'est que trop vrai. Encore une fois, la punition ne me fait rien, je ne l'ai pas volée. Mais, ce qui me fait le plus de peine, c'est de perdre la confiance du Directeur qui a toujours été si bon pour moi. Maintenant, il va toujours se tenir sur ses gardes, il ne me

croira plus, il va toujours se dire : peut-être Louis essaie-t-il de me tromper.

FRANÇOIS.

Va le trouver et dis-lui que tu promets de mieux faire à l'avenir.

LOUIS.

Je le lui ai déjà promis tant de fois, et toujours j'ai manqué à ma promesse. Quand je pense à cela, la vie du collège me devient insupportable.

AUGUSTE.

A tout péché, miséricorde, Louis. Prends une forte résolution, et par une conduite ferme, franche et ouverte, gagne cette confiance que tu as perdue. (*José entre*).

DIALOGUE X.

LOUIS, AUGUSTE, FRANÇOIS ET JOSÉ.

JOSÉ.

Vite, M. Louis, la voiture vous attend.

LOUIS.

Je ne m'en vais pas, je reste.

JOSÉ.

Certes, vous avez changé d'opinion bien vite ; vous badinez ?

LOUIS.

Hélas ! non, je ne badine pas. Je voulais aller faire un tour à la maison, j'ai feint la maladie, le Directeur a tout découvert, il m'a signifié de rester. Ah ! je t'en prie, mon cher José, ne dis rien de tout cela à mon père, ne dis rien à ma mère.

JOSÉ.

Mais ils verront bien, sans que je leur dise, que vous n'êtes pas avec moi.

LOUIS.

Tu pourras leur dire que je suis mieux, et que je préfère achever de me rétablir au collège.

JOSÉ.

Je me doutais qu'il y avait *teuque chose* là-dessous.

LOUIS.

Ah ! si j'avais su, j'aurais bien continué d'aller en classe, à l'étude ; je n'aurais jamais mis le pied dans cette misérable infirmerie ; jamais je ne me serais laissé attaquer par cette maladie du "jour de l'an," et aujourd'hui je ne serais pas sous le poids de cette confusion qui m'accable. (*Il sort*).

FRANÇOIS.

Et il n'aurait pas été à la peine de se faire arrêter au moment de partir. (*Auguste et François sortent*).

JOSÉ.

Et *pis*, *itou*, aussi, ma pauvre *Fadée*, et *pis* moi, de faire un voyage blanc.

---

vous

e je

.

en
ans
rais
' et
on-

au

de